

## COMPTE-RENDU CRITIQUE DES RECENTES TRADUCTIONS FRANÇAISES ET ITALIENNE DU *KEBRÄ NÄGÄŠT*, LA GLOIRE DES ROIS

Anaïs WION<sup>1</sup>

Trois traductions françaises et une italienne du *Kebrä Nägäšt*, ce texte ge'ez essentiel car fondateur de la mythologie politique du royaume chrétien d'Éthiopie ont paru ces dernières années. Il s'agit des ouvrages suivants :

- Gérard COLIN, *La gloire des rois (Kebrä Nägäšt). Épopée nationale de l'Éthiopie*, Genève, Patrick Cramer, 2002, 117 p. [Cahiers d'orientalisme 23] (75 CHF soit ~50 €) ;
- Samuel MALHER, *Kebrä Nagast, La Gloire des Rois d'Éthiopie*, La boutique des artistes, 2007, 166 p. (19,90 €) ;
- Robert BEYLOT, *La Gloire des Rois ou l'Histoire de Salomon et de la reine de Saba*, Brepols, 2008, 491 p. [Apocryphes. Collection de poche de l'AELAC 12] (49 €) ;
- Osvaldo RAINERI, *La gloria die Re. Salomone e la regina di Saba nell'epopea etiopica tra testo e pittura*, traduction du testo etiopico (ge'ez) de Osvaldo RAINERI, miniatures de Yohannes Tesemma présentées par Renata Riva, Roma, ed. Fondazione Benedetta Riva, 2008, 225 p.

Les formats de ces ouvrages diffèrent : celui de G. Colin, *in-quarto* imprimé sur papier de luxe et reliure pleine toile, est un beau livre ; celui de R. Beylot est un « poche de référence », soit un *in-octavo* épais à l'apparat critique occupant près de la moitié du volume ; enfin l'ouvrage de S. Malher est un poche destiné à faire connaître le texte auprès du grand public.

Rappelons que la gloire des rois d'Éthiopie provient de la possession de l'arche d'alliance qui fut dérobée dans le Temple à Jérusalem – mais avec l'assentiment divin – par Ménélik, roi d'Éthiopie et fils des amours du roi Salomon et de la reine de Saba. Cette gloire se mesure à l'aune de la gloire des rois de Rome (Byzance), qui ne possèdent « que » les clous de la crucifixion et qui descendent eux aussi de la royauté d'Israël. À cette lecture du texte se superposent de nombreuses autres lectures, tant le *Kebrä Nägäšt* est fait de traditions diverses assemblées pour sceller l'alliance entre le pouvoir royal éthiopien et son Église chrétienne. L'arche d'alliance est la Sion céleste, image de la Vierge Marie, et ainsi le christianisme éthiopien revendique ses racines vétéro- et néo-testamentaires.

Nous présenterons brièvement chacune de ces traductions dans leur

---

<sup>1</sup> Anaïs WION est historienne et chercheur au CNRS, au CEMAF (Centre d'études des mondes africains, Paris).

ordre de parution. Remarquons dès maintenant que toutes se basent sur l'édition *princeps et unica* du texte ge'ez<sup>2</sup> réalisée en 1905 par Carl Bezold à partir de six manuscrits, le manuscrit Paris BnF Éth. 5 étant pris comme texte de base (nommé P) et les variantes de cinq autres *codices*<sup>3</sup> étant reléguées en apparat critique, sauf aux rares endroits où il avait semblé nécessaire de remédier aux lacunes du texte P (dans le colophon par exemple). Ces trois traductions françaises ne prennent pas en compte l'apparat critique de C. Bezold, elles sont donc toutes basées sur la copie du manuscrit BnF Éth. 5, un texte du XV<sup>e</sup> siècle qui est le plus ancien témoin manuscrit connu du *Kebrä Nāgāst*<sup>4</sup>. Étant donné le grand nombre de copies connues aujourd'hui et des variantes parfois importantes apportées au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>, c'est donc un état « primitif » du texte qui nous est ainsi proposé, ou à tout le moins un état figé. Seule une vraie édition critique permettrait de juger de l'histoire du texte à travers les siècles, et c'est le reproche majeur qui sera fait ici à cette triple initiative de traduction, celui de ne pas apporter un vrai regard philologique sur l'histoire du texte mais d'au contraire, de contribuer à fixer notre connaissance du KN.

L'ouvrage de Gérard Colin propose la première traduction intégrale en français. Une introduction courte (7 pages) mais concise retrace d'abord l'histoire de la littérature éthiopienne depuis la période antique et replace la naissance du *Kebrä Nāgāst* dans le contexte littéraire moyen-oriental et universel de l'époque, évoquant les grands textes développant des thèmes communs avec le *Kebrä Nāgāst*. Puis elle situe le texte dans son contexte religieux éthiopien, insistant notamment sur la notion de Sion, centrale dans l'œuvre, et sur la métaphore liant organiquement la Vierge Marie à l'Arche d'Alliance. Enfin, G. Colin qualifie le style littéraire du texte ge'ez du *Kebrä Nāgāst* de « prose somptueuse » voir pompeuse et explique ainsi l'usage d'un français légèrement archaïsant dans la traduction. Il expose de façon claire les particularités stylistiques du guèze ainsi que la structure complexe de l'ouvrage afin de permettre aux lecteurs de comprendre par quelles conventions typographiques le texte original est accessible sans que cela n'alourdisse

<sup>2</sup> Mentionnons une édition ge'ez-amharique récente dont l'origine du texte ge'ez n'est malheureusement pas explicitée : *Kebrä Nāgāst. Ge'ez-na Amariña*, préface et édition de Sergew Gālaw, Ethiopian Languages Research Center, Addis Abeba University, 1994 E.C. (2001 G.C.), 160 p.

<sup>3</sup> Oxford Bodleian Bruce 93 (O26) ; Oxford Bodleian Bruce 87 (O27) ; BnF Eth. 146 ; Berlin Or. fol. 395 ; BL Or. 818. Carl Bezold déplore n'avoir pu consulter la collection Antoine d'Abbadie à la Bibliothèque nationale de France pour établir son édition.

<sup>4</sup> Si le catalogue de Zotenberg, p. 9, le date du XIII<sup>e</sup> siècle de façon manifestement abusive, Carl Bezold faisait déjà remarquer qu'il n'était probablement pas plus ancien que le XIV<sup>e</sup> siècle (1905 IX). Le texte n'y est pas divisé en chapitres comme c'est le cas des copies postérieures. Il est copié à la suite des Livres des Rois (Sam 1-2 et Rois 1-2). Ce codex fut offert au roi de France Louis Philippe (1830-48) par le *negus* du Šāwa Sāhlā Sellasé (1813-47), par l'intermédiaire du voyageur Rochet d'Héricourt.

inutilement le français. Vient ensuite la traduction, avec un appareil critique sobre limité aux citations bibliques et à quelques suggestions de traduction alternative. Seul un index des noms propres clôt le volume. Il s'agit avant tout de permettre aux lecteurs de savourer un texte essentiel de la culture éthiopienne.

La traduction de Samuel Malher, datant de 2007, se proclame un peu maladroitement la « première traduction intégrale éditée en France ». Certes la traduction de Gérard Colin a été publiée à Genève... Peut-être S. Malher veut-il ici rappeler qu'effectivement, avant d'avoir été publiée sur papier, ce texte avait été mis à disposition du public gratuitement sur internet, dans un premier temps sur une page personnelle, et aujourd'hui sur le site officiel de l'EOTC<sup>5</sup>. Nous passerons brièvement sur l'introduction de quatre pages car on y relève beaucoup d'inexactitudes et surtout un manque d'aisance dans le maniement des sources littéraires anciennes et médiévales qui souffre cruellement de la comparaison avec les préfaces des deux autres ouvrages émanant de philologues sémitisants confirmés. On se bornera à se demander pourquoi Isaac, le compilateur qui signe le colophon, est ici (p. 11) qualifié de « prier et gouverneur d'Aksum », titres que les manuscrits ge'ez utilisés par Bezold ne lui donnent pas. Or il apparaît que S. Malher a eu accès au *Kebrä Nägäst* de l'église d'Aksum Seyon (p. 15) ainsi qu'à un manuscrit conservé au Patriarcat (d'après l'introduction de la publication électronique). Il serait intéressant de savoir si cette qualification d'Isaac, le compilateur, provient d'une tradition orale, d'une note contenue dans un manuscrit inédit ou encore d'une variance incorporée au texte du colophon. Puis vient la traduction qui a été divisée en sept parties, en plus des chapitres internes au texte ge'ez, ce qui peut aider à la compréhension de la structure complexe du texte. Elle n'est accompagnée d'aucune note ni annexe.

La spécificité du travail de recherche de Samuel Malher réside peut-être dans sa traduction d'une homélie, le *Dersanä Şeyon*, disponible uniquement sur le site de l'EOTC<sup>6</sup> mais dont il est fait mention à la fin de cette introduction. Lue pendant les *täzkar* de Marie à Aksum Seyon, cette homélie narre les péripéties de l'arche d'alliance depuis qu'elle fut confiée à Moïse jusqu'à la destruction du Temple de Jérusalem par Babylone, époque à laquelle elle disparaît. Le prophète Esdras prend alors la parole et annonce que la ville céleste de Şeyon est bâtie pour toujours et qu'ainsi le peuple chrétien a lieu de se réjouir. Cette homélie n'est donc pas directement liée aux thèmes développés dans le *Kebrä Nägäst*, elle ne mentionne pas que l'Éthiopie soit dépositaire de la précieuse arche, elle reprend simplement les thèmes vétéro-testamentaires et établit fermement les principes théologiques qui font de l'arche une puissance émanant directement de Dieu. On est alors un peu surpris de la présentation de cette homélie dans l'introduction du présent

<sup>5</sup> <http://ethiopianorthodox.org/biography/kibrenguest.html>

<sup>6</sup> <http://ethiopianorthodox.org/biography/dirsanesion.html>

ouvrage: l'homélie serait une « exhortation à l'action » et développerait l'« histoire de la reine de Saba et du roi Salomon ». Une thèse de doctorat sur le *Dersanä Seyon* menée par Amsalu Tefera à l'Université d'Addis Abeba (dpt. de philologie) et à l'Université de Florence sous la direction de Paolo Marrassini donnera lieu à une édition critique de ce texte.

La traduction annotée et commentée de Robert Beylot est parue dans la collection *Apocryphes* de l'Association pour l'Étude de la Littérature Apocryphe (AELAC), sous la direction d'A. Desreumaux et E. Norelli. Elle est précédée d'une préface de Pierluigi Piovanelli qui replace le texte du *Kebrä Nägäšt* dans son contexte de rédaction, c'est-à-dire le XIV<sup>e</sup> siècle, comme dans le contexte des événements antiques qu'il narre et qui se déroulent entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècles. Suit une longue présentation d'une centaine de pages, signée de Robert Beylot. Si le début – une vulgate de l'histoire du royaume chrétien (pp. 27-38) – offre un intérêt limité à tout le moins pour les spécialistes, en revanche les développements qui s'en suivent sur l'étude des multiples influences littéraires du « cycle de la Reine de Saba » sont passionnants et nous amènent jusqu'en Inde (p. 39-91). L'auteur nous avait donné auparavant un aperçu de sa connaissance des littératures et traditions antiques dans un article publié en 2004<sup>7</sup>. Puis vient l'étude de la dimension eschatologique du texte, reposant sur l'analyse des chapitres encadrant le corps du texte (chap. 2 et 19 puis 113-117) ainsi que sur une comparaison avec de nombreux textes apocalyptiques arabes, copte-arabes et syriaques. L'effet de catalogue des œuvres de la basse antiquité et du haut moyen-âge est alors à son comble et nuit, il faut l'avouer, à une compréhension synthétique des enjeux des emprunts littéraires dans la construction d'un texte aux visées multiples. Enfin, cette longue présentation reprend la question de la date de rédaction du texte, en posant l'hypothèse d'une rédaction éthiopienne vers le XIII<sup>e</sup> siècle et d'une réécriture au XV<sup>e</sup>. Les fondements scientifiques de cette hypothèse, par ailleurs très plausible, sont néanmoins biaisés. Ils reposent d'une part de l'« authenticité » du colophon, seul élément du texte à introduire l'idée que le *Kebrä Nägäšt* est un texte opposant une lignée « salomonienne » à la lignée des rois zagwé, authenticité sur laquelle R. Beylot semble suivre l'opinion de C. Conti Rossini qui n'en doutait pas. D'autre part, la copie conjointe dans de nombreux manuscrits du *Kebrä Nägäšt* et d'une compilation de documents relatifs à Aksum, fait dire à R. Beylot que le *Kebrä Nägäšt* aurait été repris comme outils de propagande dès le XV<sup>e</sup> siècle. Or il faut distinguer ici deux contre-vérités ayant la vie dure : d'une part le « Livre d'Aksum » qui fait suite au *Kebrä Nägäšt* dans de nombreuses copies n'est pas identique au *Liber Aksumae* tel qu'il est connu par l'édition de C. Conti Rossini (1909-1910). Cette édition en effet a opéré un choix de documents dans la première compilation, écartant des documents non directement liés à Aksum ou déjà

<sup>7</sup> Robert BEYLOT, « Du Kebra Nagast », dans *Aethiopica* 7 (2004), p. 75-84.

publiés. De plus des documents fonciers ont été ajoutés provenant d'un autre type de compilation, l'*Évangile d'Or* d'Aksum qui est un cartulaire. C'est cet ensemble de documents qui fut publié par Conti Rossini suivant un ordonnancement thématique et chronologique. Enfin, la copie conjointe de documents ayant trait à Aksum et du *Kebrä Nägäšt* n'est attestée qu'à travers des manuscrits du XVIII<sup>e</sup> siècle ou plus récents. La copie la plus ancienne connue est celle copiée par le *ras* Mikaél Sehul pour James Bruce (ms. Bodleian Bruce 93), et ce n'est certainement pas un hasard si cette copie est la première à introduire le nom d'Aksum dans le corps du texte du *Kebrä Nägäšt*. Il est donc difficile sans une étude des manuscrits eux-mêmes de tirer des éditions de Bezold et de Conti Rossini des indices quant à l'utilisation du *Kebrä Nägäšt* par la royauté au XV<sup>e</sup> siècle.

Enfin, vient la description rapide des manuscrits collationnés par C. Bezold et des autres manuscrits connus. Quelques rectificatifs : le manuscrit de Berlin porte la cote Or. fol. 395 et n'est pas daté (selon le catalogue de Dillmann, pp. 68-69) ; le manuscrit « catalogué quelque temps sous la cote Orient. 819 » est plus connu aujourd'hui comme le ms. EMMML 50 et il date du début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais cette erreur de Beylot est étrangement réparée deux pages plus loin.

La traduction elle-même est augmentée de nombreuses notes de référence aux citations bibliques ainsi que de quelques explications et renvois bibliographiques. La langue est belle, très proche de l'original ge'ez dans sa construction.

Suivent de nombreuses et très utiles annexes : un glossaire explicitant des termes éthiopiens, des termes liturgiques, ou reprenant certains des titres d'ouvrage mentionnés dans la présentation; des repères chronologiques depuis le dixième siècle avant notre ère jusqu'à la mort de Grañ ; des index (scripturaires, des textes et auteurs anciens, des auteurs modernes, thématique, des noms propres) ; une très pédagogique présentation raisonnée des éditions, traductions et ouvrages concernant la *Gloire des Rois* et l'histoire éthiopienne, classée par ordre chronologique ; enfin une bibliographie très complète.

Une traduction récente en italien vient s'ajouter à cette bibliographie : **ክብሩ ነገሥት** *La gloria die Re. Salomone e la regina di Saba nell'epopea etiopica tra testo e pittura*, traduzione dal testo etiopico (ge'ez) di Osvaldo Raineri, miniature di Yohannes Tesemma presentate da Renata Riva, Roma, ed. Fondazione Benedetta Riva, 2008, 225 p.

Ce joli livre coloré tranche par son aspect formel avec l'académisme des précédents et la qualité de la traduction signée d'Osvaldo Raineri est remarquable. C'est la première traduction en italien effectuée à partir du texte ge'ez. Ici, c'est encore une fois le texte édité par C. Bezold, sans son appareil critique, qui est choisi comme texte de référence. Les notes du traducteur précisent les références bibliques et éclairent les allusions aux textes sacrés. O. Raineri a connaissance de la traduction de G. Colin mais pas des deux

autres traductions françaises mentionnées dans cette recension. Une courte introduction, très généraliste, souligne les sources bibliques et coraniques du *Kebra Nügäšt*, et présente le texte comme le document fondateur de la dynastie salomonienne. Il est étrange de constater que même un traducteur ayant travaillé mot à mot ce texte reprend à son compte l'interprétation postérieure qui a été faite du texte.

La traduction (p. 27-150) est précédée de la ré-édition de deux versions de la « légende du roi-serpent » collectée par Alberto Pollera et publiées en 1926 et 1936. Elle est suivie (p. 155-220) de la publication intégrale d'un cycle de soixante-six peintures sur parchemin réalisées en 1940 E.C. par le peintre Yohannes Täsämma (1916-72), bien connu des collectionneurs européens, et appartenant à Renata Riva. Celle-ci a hérité ces peintures de sa mère, Benedetta Riva, qui ouvrit dans les années 50 une boutique d'art et de souvenir à Addis Abeba, où elle commercialisa nombre d'œuvres des peintres en vogue de l'époque. Ces tableaux représentent la légende du roi-serpent, son meurtre par Agabos le père de Makeda et le couronnement de celle-ci. On la voit ensuite envoyer son ambassade au roi Salomon, puis se rendre à sa cour à Jérusalem où elle sera séduite par le roi ainsi que sa servante. Deux fils naissent de ces unions, Menelik et Zagä. L'un comme l'autre retournent à Jérusalem, y sont reconnus par leur père, et le cycle de peintures s'achève avec le retour en Éthiopie de Menelik avec l'arche d'alliance.

Pour finir, laissons aux lecteurs matière à apprécier les talents des traducteurs dans cet exercice ô combien difficile de la traduction du ge'ez, en présentant les quatre versions d'un court chapitre, le chapitre trois :

Du royaume d'Adam.

Je remontais au-delà d'Adam et dis: Le vrai roi est Dieu à qui convient la gloire et, sous lui, il a nommé Adam roi sur tout ce qu'il a créé. Quand celui-ci désobéit, il le fit sortir du paradis par la tromperie du serpent, par le dessein du diable. Dans ce moment d'affliction naquit Caïn et, voyant Caïn le visage fermé et l'aspect mauvais, Adam s'affligea. Puis Abel naquit et, voyant qu'Abel avait bel aspect et visage ouvert, Adam dit: « Celui-ci est mon fils, l'héritier de mon royaume ».

[Traduction de Gérard Colin]

Du royaume d'Adam.

Je poursuivis au-delà d'Adam et je dis : « Le vrai roi à qui revient l'honneur est Egziabeher. En dessous de lui, il a établi Adam en tant que roi sur tout ce qu'il a créé. Il a chassé la désobéissance du jardin par la semence du serpent sur le conseil du diable. » (sic) En cette triste période, naquit Caïn. Adam, voyant Caïn au visage amer et méchant, devint malheureux. Ensuite naquit Abel. En voyant combien Abel était beau et que son visage était joyeux,

Adam dit : « C'est ce fils qui est l'héritier de mon royaume ! ».

[Traduction de Samuel Mahler]

De la royauté d'Adam

Je remontais à partir d'Adam et je dis : Dieu est roi en vérité. Lui auquel convient la gloire. Au dessous de lui il a établi Adam comme roi sur tout ce qu'il a créé<sup>8</sup>. À cause de sa transgression, Il le fit sortir du jardin, en raison de la séduction du serpent<sup>9</sup> par le conseil du diable. En raison de cette triste histoire, Caïn naquit<sup>10</sup>. Adam vit Caïn le visage contracté, l'allure méchante, il fut triste. La seconde fois naquit Abel. Adam vit Abel, (et) qu'il avait frère allure et le visage joyeux. Il dit : « Celui-ci est mon fils, l'héritier de ma royauté ».

[Traduction de Robert Beylot]

Del regno di Adamo

E da Adamo risalii e dissi : In verità il re è il Signore – a cui si deve la lode - e sotto di lui costituì Adamo re su tutto ciò che aveva creato ; alla sua disobbedienza, lo scacciò dal paradiso per la seduzione del serpente per deliberazione del diavolo. E in quel tempo di afflizione nacque Caino, e Adamo, vedendo Caino tetro in volto, il suo aspetto torvo, si rattristò.

E quindi nacque Abele, e Adamo, vedendo Abele, come il suo era un aspetto bello e il suo volto lieto, disse: « Questo è mi figlio, l'erede del mio regno. »

[Traduction de Osvaldo Raineri]

---

<sup>8</sup> *Caverne* IV, 1.

<sup>9</sup> Gn 3, 1-5.

<sup>10</sup> Gn 4, 1.